HAL open science

Constellation, Stéphane Lecomte

Frédéric Vincent

To cite this version:

Frédéric Vincent. Constellation, Stéphane Lecomte. Imma-Kunst, 2016, 2, pp.16. hal-04261151

HAL Id: hal-04261151

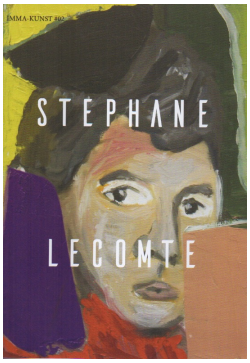
https://hal.science/hal-04261151

Submitted on 30 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

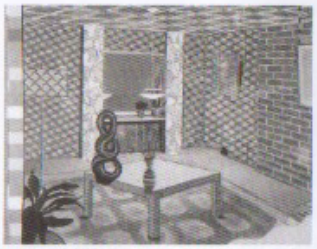
Copyright



Constellation, Stéphane Lecomte, Imma-Kunst #2, Mai-Juin 2016, Immanence éditions, Paris

Constellations

Lors de sa résidence à Immanence, Stéphane Lecomte a orienté ses recherches vers les relations entre peinture et photographie. Il se sert d'un fonds photographique d'archives familiales pour élaborer des peintures figuratives. Ces photographies sont le prétexte à un collage picturale, une démarche qu'affectionne particulièrement l'artiste.
Stéphane Lecomte est un artiste au parcours atypique et singulier. Il a d'abord regardé des artistes comme Schwitters et Filliou ce qui lui ont permis d'engager des séries de pièces autour de la notion de bricolage. Les collages se faisaient alors sur papier ou en volume, jusqu'à la construction d'un atelier, une cabane en bois lors de l'exposition bricolages à Immanence en 2009.[1]
C'est d'abord par le dessin qu'un glissement va s'opérer. Dès 2012, il entame plusieurs séries, celle dite du « caddie » : des acryliques sur papier représentant en leur centre un produit acheté au supermarché (paquet de biscuits, glace, bière, pain, sauce tomate). Puis vint la série des « mouettes », habitant la ville portuaire de Toulon, l'artiste peint ce qu'il voit mais aussi ce qu'il entend. Mais c'est une série particulière (sans titre) qui attire notre attention. Elle est constituée de dessinss réalisés à l'acrylique sur papier, représentant des éléments divers (vélos, pâtisseries, personnages, voitures), sur des fonds très colorés, jouant en superposition. Ici, les plans ne se succèdent pas les uns aux autres, ils se chevauchent, s'entremêlent, interagissent entre eux. Lecomte expérimente et pose avec cette série la base de son travail et de ses préoccupations actuelles, c'est-à-dire le plaisir d'expérimenter le collage pictural. Pour cela il commence à regarder les peintres allemands, et plus particulièrement ceux de l'école de Leipzig avec lesquels il trouve des affinités. Pensons à Néo Rauch, Norbert Biski mais aussi et surtout à Matthias Weischer - dont il apprécie les scènes d'intérieur - ou encore



Matthias Weischer, *Innenraum*, 2001, huile sur toile, 190 x 240 cm

David Scheill. Ces derniers vont lui apprendre à organiser l'espace. Il puise et aiguise son regard avec Andreas Hofer, Gasiorowski et Immendorf.[2] Il apprend et prend le goût de la picturalité et de la matière. Avec Kippenberger, il apprend à ne pas avoir de style, car ne pas en avoir en est un.[3] L'année suivante, il réalise une série d'acryliques sur toile où s'organisent, se mêlent des escaliers, des ciels, des rues. En 2014, il va peindre plusieurs séries de toiles (nuages, workshop et diorama) où s'installent peu à peu, des compositions plus complexes. Mais le tournant va s'opére dans le courant de l'année 2015 quand Stéphane Lecomte accomplit deux gestes importants, le premier est celui du passage de la peinture acrylique à la peinture à l'huile, le second est celui de l'utilisation les archives familiales comme prétexte à peindre,. Dès le tableau, « L'anti-accord absolu », un diptyque exécuté en 2014,[4] apparaît, une combinaison de plans, de formes et de couleurs jusque-là encore inexploitées. Lecomte joue avec la perspective qu'il respecte par endroits des tableaux, mais qu'il relève dans d'autres parties. De plus en plus de coupes franches surgissent donnant un rythme à la composition, ce qui n'était pas encore présent. Il est évident qu'il arrive ainsi à maturité, il assume désormais pleinement des références aussi diverses et variées que Immendorf, Hockney, Rauch, Buttner. Il assume aussi les notions de bricolage et de collage qu'il manie avec plus de dextérité. Il mêle aujourd'hui avec plaisir des images issues des archives familiales, à celles issues de la culture populaire (les illustrations de Michel Gourdon au fleuve noir, les couvertures de revues de science-fiction comme Météor, Cosmos ou Galaxie). Pour la résidence à Immanence, il a entamé un triptyque de la maison familiale pensé comme une multiplicité de scènes. Dans cette toile, une composition de presque trois mètres de long sur un mètre trente de haut, Lecomte nous livre et délivre, non pas sa vision des choses, mais une proposition. Il a réussi à libérer son

Jean Le Gac, *La vocation*, 1990, technique mixte sur toile et texte encadré, 50 x 60 cm et 240 x 189 cm

geste, et cela se voit. Nous n'avons plus seulement affaire à des successions de plans et à des superpositions de traits, mais à des agencements d'espaces imbriqués les uns dans les autres, comme pour cette toile au format 40 F représentant un homme et sa tondeuse à gazon, où sous cette dernière, en lieu et place d'herbe fraichement coupée, un cadre rectangulaire propose au spectateur une scénette d'un autre genre. Il en est de même pour une toile du même format : une femme avec une perche ramasse quelque chose au sol, sous cette femme, une scène avec le peintre Lecomte se représentant assis face à sa toile la palette à la main, un clin d'œil à Jean Le Gac, qu'il apprécie depuis longtemps. Car des clins d'œil Lecomte en fait beaucoup dans ses tableaux, des références qu'il intègre. Pensons aux tableaux d'Albert Oehlen du milieu des années 80 comme cet autoportrait à la palette, (exercice de style et passage obligé de tout peintre) ou encore, le dessin empâté du *Alkoholfolter* de Kippenberger.

Un Kippenberger que nous retrouvons volontiers dans la série de dessin exécuté lors de la résidence à Immanence. Sur un papier imitant le grain de la toile, des dessins peints à l'huile dans des tons ocre rouge proche du tableau de Kippenberger. Mais le travail pictural de Lecomte n'est pas qu'un jeu de références, il s'agit surtout d'une mise en abime. Le choix et le tri dans les photographies de famille font déjà « acte de peinture »,[5] pour reprendre les termes de Deleuze lors de l'un de ses cours. Neutralisant l'image photographique par projection, Lecomte ouvre une perspective nouvelle, « une manière de conjurer le cliché ».[6] La peinture commencée annule l'image de départ. Lecomte soumet son regard à ses propres clichés, le cliché familial, un combat qu'il engage jusqu'à la formation d'un fait pictural. Ce fait pictural lui permet d'échapper aux deux dangers de la peinture, la narration et l'illustration. Il fait figurer plusieurs figures sur un même tableau,

Neo Rauch, *Orter,* 2001, huile sur toile, 248 x 200 cm. Collection Ruth. Courtesy galerie Eigen + Art Leipzig/Berlin

différents plans, différentes matières. Il peint des rapports entre les choses comme le soulignait Matisse : « Je ne peins pas les choses, je ne peins que les rapports entre les choses ».[7] Ce rapport est un rapport pictural ; il fait événement, un événement figural pour reprendre Lyotard. Il ne s'agit pas de représenter mais de présenter. L'esthétique de la sensation (Deleuze sur Bacon)[8] permet la construction de deux mouvements vivant en même temps et ouvrant l'espace figural de la pure présence de la figure.[9] Stéphane Lecomte a mis en place un langage de formes, de couleurs, de sensations, de références qui au fil des années finissent par prendre sens formant une constellation qu'il nous fait partager.

Notes

1. Exposition *bricolages*, Immanence, Paris, du 10 septembre au 3 octobre 2009.
2. Voir pour cela : Josef Filipp, Hans-Werner Schmidt, *sieben mal malerei*, Leipzig, Kerber, Verlag, 2003. *La nouvelle peinture allemande*, Nîmes, Actes Sud/carré D'art, 2005.
3. Martin Kippenberger, *Kippenberger sans peine. Kippenberger leicht gemacht*, Genève, Mamco, 1997, p. 9.
4. Tableau présenté lors de l'exposition *arrête, tout le monde te regarde*, Immanence, Paris, du 7 juin au 5 juillet 2014.
5. Gilles Deleuze, *Peinture*, cours du 07/04/1981, Université Paris 8, transcription Véronique Boudon, http://www2.univ-paris8.fr.
6. *Ibid.*
7. Henri Matisse, cité par Louis Aragon, in *Matisse en France*, Paris, Martin Fabiani Editeur, 1943, Repris in Catalogue Henri Matisse, Le jardin de Matisse, Châtillon, 1970, non paginé.
8. Gilles Deleuze, Logique de la Sensation, Paris, La Différence, 1984.
9. Jean-François Lyotard, *Discours, figure*, Paris, Klincksieck, 2002.

Frédéric Vincent, Mai 2016

Martin Kippenberger, *Alkoholfolter*, 1981,
huile sur toile, deux parties, chacune 50 x 60 cm. Estate Martin Kippenberger, galerie Gisela Capitain, Cologne